

Rino Levesque raconte

Quand l'eau rassemble

Colloque d'entrepreneuriat scientifique sur l'eau

À la fin d'une pandémie...

Il arrive qu'une école recommence à respirer
au moment même où elle rouvre ses portes.

Et parfois, ce retour ne ramène pas seulement les jeunes
dans les classes.

Il ramène une question plus grande qu'eux,
une cause qui les dépasse,
une responsabilité qu'elles et ils n'avaient pas encore appris
à porter ensemble.

Cette fois-là, ce fut **l'eau**.

La source :
un duo de jeunes filles leaders instinctives, conscientes, bleues
(recherchant l'équilibre « humain-nature-économie »)
Leur énergie enclenche un mouvement autour du plus essentiel, l'eau.

L'eau qui donne vie
à un projet de sens et de cœur.

Pas un thème.

Un bien commun.
Une condition de vie.
Un appel à comprendre, à créer, à agir.

Quand l'eau rassemble

Le silence des écrans

Il y a eu un temps où l'école s'est tue, c'était au printemps 2020.

Pas complètement, bien sûr. Les horaires étaient maintenus. Les plateformes numériques fonctionnaient plus ou moins. Les devoirs continuaient de circuler. Les enseignantes et enseignants parlaient, sollicitaient. Les élèves répondaient parfois. Les contenus, tant bien que mal, continuaient de circuler, passant d'écran en écran.

Mais quelque chose d'essentiel s'était retiré.

Dans les petites fenêtres alignées sur l'écran, les visages apparaissaient puis disparaissaient. Caméras fermées. Micros coupés. Parfois un prénom visible. Parfois une simple initiale. Entre deux connexions instables, il y avait ce silence nouveau, un silence sans regard, sans souffle commun, sans ce léger désordre humain qui fait pourtant la vie d'une classe.

Ce n'était pas le silence d'une attention profonde.

C'était plutôt celui d'un monde tenu à distance.

Un monde où chacun apprenait encore, peut-être ou approximativement, mais souvent seul.

Un monde où l'école continuait d'exister sans toujours parvenir à faire communauté.

Ce matin-là, le cours s'était arrêté sans vraiment s'achever.

L'enseignante avait posé une dernière question. Personne n'avait répondu. Après quelques secondes de vide, elle avait simplement dit :

— On se retrouve la semaine prochaine.

Puis les écrans s'étaient éteints un à un.

Johanne Bourque (17 ans), elle, était restée là – devant son écran. À son école, elle est Présidente du Conseil des jeunes entrepreneurs conscients (CJEC). Rôle difficile à mettre de l'avant dans un tel contexte.

Les deux derniers cours de sciences avaient pourtant laissé quelque chose en suspens. On y avait parlé du cycle de l'eau. De l'évaporation, de la condensation, des précipitations, de l'infiltration. On avait vu les grands mouvements de l'eau sur Terre, sa circulation, sa transformation, son rôle dans l'équilibre du vivant. Johanne et Maria

Martinez (16 ans) avaient aimé cela. Maria avait aussi senti, sans trop savoir encore comment le dire, qu'on venait d'effleurer quelque chose d'immense.

Le temps manquait. D'autres contenus attendaient, jugés prioritaires pour la suite du programme, plus directement liés à ce qui serait évalué. Alors on avait avancé. Comme l'école doit parfois avancer. Mais en avançant trop vite, il arrive aussi qu'on laisse derrière soi une question plus grande que la matière elle-même.

Derrière Johanne, dans la cuisine, un robinet coulait. Un filet d'eau continu, régulier, presque rassurant. Le genre de bruit qu'on n'entend plus quand il accompagne trop souvent le quotidien.

Ce filet-là, pourtant, semblait ce soir-là révéler quelque chose. Comme si ce qui avait été aperçu trop vite en classe revenait sous une autre forme, plus simple, plus concrète... et plus troublante pour chacune.

Une notification apparut.

Maria – son amie, aussi Conseillère stratégique du CJEC

« T'es encore là ? ».

Johanne répondit presque aussitôt.

« Oui. »

Un court silence.

Puis Maria écrivit :

« Je suis un peu déçue, on dirait. ». Et ajoute... « Tu ne trouves pas ça étrange... qu'on ne parle pas de l'eau plus longtemps en classe ? »

Le robinet coulait toujours derrière Johanne.

Ces deux phrases n'avaient rien d'impressionnant. Elles ne cherchaient pas l'effet. Elles n'annonçaient rien. Elles ne ressemblaient ni à un sujet de travail, ni à une proposition officielle.

Et pourtant, elles restèrent là. Suspendue.

Johanne tourna la tête vers le robinet qui coulait encore.

L'eau.

Toujours là.

Comme si elle allait de soi.

Comme si son abondance apparente au Québec comme partout au Canada suffisait à la rendre invisible.

Maria écrivit de nouveau – de manière instinctive :

« On en parle quand il y en a trop.
Ou quand il n’y en a plus.
Mais entre les deux... presque jamais. »

Comme si l’eau n’existait vraiment que lorsqu’elle crée une catastrophe – une inondation, une sécheresse. Comme si, tant qu’elle coule sans bruit, elle ne méritait ni attention profonde, ni réflexion sérieuse, ni véritable place dans notre conscience.

Johanne ne répondit pas tout de suite.

Elle regarda la cuisine, le verre posé près de l’évier, ... ses mains, l’écran, la maison tout bien au calme, ni même sans bruit. Et, dans cette immobilité étrange que la pandémie avait installée partout, quelque chose se déplaça en elle.

Pas une idée claire.

Pas encore.

Seulement cette sensation qu’une question venait d’ouvrir un passage.

Une idée fragile, mais nécessaire : un tandem de leaders conscientes, bleues... qui rend tout possible

Les jours suivants, rien ne changea en apparence.

Johanne et Maria commencèrent à s’écrire davantage. Elles échangeaient des questions plus que des réponses. Elles cherchaient moins à démontrer qu’à comprendre ce qui, depuis quelque temps, habitait leur esprit, sonnait un peu comme un appel.

Pourquoi parlait-on si peu de l’eau alors qu’elle touche tout ?

Pourquoi la nommait-on comme une ressource parmi d’autres alors qu’elle soutient toute vie ?

Pourquoi fallait-il presque toujours une catastrophe pour qu’une société se souvienne de ce qui la fait souffrir ou vivre ?

Maria, était inspirée par le projet d’entrepreneuriat conscient réalisé à la maison par son jeune frère de 13 ans portant sur « Le problème de l’eau potable dans certaines

communautés autochtones au Canada ». Lui et plus de 5000 jeunes de 6 à 14 ans avaient été alors accompagnés par la plateforme **J'ai une idée ! S'entreprendre et s'engager à la maison et dans sa communauté** - ... Maria finit par convaincre Johanne d'inviter leur enseignante de sciences à une rencontre Teams.

Elles n'arrivèrent ni avec un plan détaillé, ni avec une présentation bien construite. Elles n'avaient ni budget, ni échéancier, ni stratégie. Elles portaient seulement une intuition encore fragile, mais déjà tenace. Sur l'écran, en présence de l'enseignante, un peu timidement... elles lui exprimèrent avoir compris l'importance de l'eau dans le cours de sciences.

L'enseignante réagit aussitôt...

« Ah, oui ! Expliquez-moi un peu ? »

Johanne se lança...

« *Ben*, on a compris que dans beaucoup d'endroits dans le monde, elle devient un enjeu. Ici, on a déjà beaucoup de lacs, rivières et ruisseaux, puis même des nappes phréatiques qui sont pollués. Maria ajoute sans attendre « oui, et au Canada, certaines communautés autochtones n'ont pas d'eau potable paraît-il ! ». Johanne poursuit, « cela nous a bouleversé lorsque vous avez mentionné que plus de 80 % des marais – *des filtrants naturels, aussi parce qu'ils sont des porteurs de vies variées dont des espèces rares...* comme expliqué - avaient disparu depuis le début de la colonisation, surtout à partir du 19^e siècle – en raison de la construction de routes, de villes et autres ».

L'enseignante les écouta longtemps.

Elle ne les coupa pas. Ni n'essaya de simplifier.

Ni n'essaya de reprendre leur idée pour la rendre plus acceptable.

Puis vint cette question toute simple :

— Si c'était vraiment important... comment vous feriez pour que les autres le sentent aussi ?

La question eut sur elles un puissant effet stimulant... autorisant l'expression de leur vision, conception, créativité et l'imagination d'une stratégie en vue d'une mobilisation d'autres jeunes de l'école.

Elle ne venait pas de leur dire quoi faire.

Elle venait d'ouvrir un espace à la confiance et au passage à l'action.

Permettant qu'apparaisse leur capacité de leader... de leaders conscientes... de leaders bleues.

Un deuxième enseignant se joignit ensuite à la conversation. Puis un troisième. Deux du côté des sciences. Un du côté de la géographie. Aucun ne chercha à devenir le propriétaire du projet. Tous comprirent pourtant qu'il fallait le soutenir sérieusement.

Ce qui naissait-là n'avait rien d'un thème de semaine pédagogique.

Cela pouvait devenir autre chose.

Un projet pédagogique et éducatif mobilisateur.

Une expérience capable de relier des jeunes, des savoirs, des matières, des adultes (enseignants, parents), des partenaires, et peut-être même des communautés plus larges autour d'une cause commune.

Le retour à l'école

Puis vint le retour.

Pas le retour rêvé, simple et lumineux, que l'on imagine après une longue épreuve. Le vrai retour. Celui des corridors où l'on marche avec quasi-prudence. Des habitudes à réapprendre. Des regards qui se cherchent derrière la gêne et le masque voilant le visage de chacune et chacun. Des corps qui reviennent ensemble sans toujours savoir comment vivre de nouveau la proximité - car, les exigences sanitaires décrétées contraignent les élèves à se tenir à une distance les uns des autres – pandémie oblige !

Le premier matin, plusieurs jeunes marchaient comme s'ils entraient dans un lieu à la fois connu et légèrement étranger.

On reconnaissait les casiers, les portes, les escaliers, l'odeur du plancher ciré, les voix au loin. Mais il y avait autre chose dans l'air : un besoin de présence, et peut-être, plus profondément encore, un désir discret que l'école redevienne un endroit où quelque chose d'important puisse se vivre ensemble.

Faire communauté !

Parce que pour les jeunes de 12 à 18 ans, aimer venir à l'école c'est aussi - ou même beaucoup - le besoin de socialiser.

Johanne aperçut Maria dans le corridor.

Maria dit en souriant, la voix un peu tremblante :

— C'est étrange... on dirait que tout est pareil, mais que plus rien n'est pareil.

Johanne acquiesça.

Ce matin-là, en retrouvant les classes, les chaises, les tableaux, les visages, l'idée née en ligne prit soudain une autre dimension.

Elle ne concernait plus seulement deux jeunes devant leurs écrans.

Elle pouvait maintenant circuler.

Être portée.

Prendre corps dans un vrai milieu de vie.

Et c'est là, précisément, que le projet changea d'échelle.

Quand une idée devient une cause

La première rencontre du comité organisateur CJEC (Conseil des jeunes entrepreneurs conscients), mis sur pied par Johanne et Maria, eut lieu quelques jours plus tard.

Douze jeunes, garçons et filles, de la 8^e à la 12^e année. Des profils différents. Des tempéraments divers. Certains très à l'aise. D'autres plus discrets. Tous réunis autour d'un nom choisi avec soin : **le comité Vision-Avenir CJEC.**

Ce nom disait déjà quelque chose d'essentiel. Il fallait voir plus loin que l'activité elle-même. Il fallait imaginer un mouvement, une trajectoire, une façon d'habiter l'avenir autrement. L'eau, c'est la vie !

Au début, le silence domina.

Il y a toujours, dans les débuts réels, une hésitation. Personne ne sait encore si l'idée qu'il a acceptée de rejoindre vivra vraiment.

Johanne finit par dire :

— On ne veut pas juste faire un projet de plus.

Maria poursuivit :

— On voudrait que ça compte. Vraiment.

Un élève demanda :

— Compter pour qui ?

Maria le regarda avant de répondre :

— Pour nous, d’abord. Pour l’école également. Mais aussi pour celles et ceux pour qui l’eau n’est pas simplement là quand on ouvre un robinet. Pour celles et ceux qui en manquent. Pour celles et ceux qui en subissent la pollution. Pour toutes celles et tous ceux qui dépendent d’elle sans pouvoir toujours la protéger.

À cet instant, le projet franchit un seuil intérieur.

Il ne s’agissait plus d’organiser un événement.

Il s’agissait de se rassembler autour d’une cause qui touche à la vie même.

Le titre s’imposa alors peu à peu. Johanne proposa...

Colloque d’entrepreneuriat scientifique sur l’eau.

Le mot *colloque* donnait au projet une tenue, une exigence, une dimension de rencontre sérieuse.

Le mot *scientifique* rappelait la rigueur, les recherches, les savoirs à construire. Et une notion nouvelle apparût, la science des données.

Les mots *entrepreneuriat conscient* ouvrait vers l’initiative, la conception, l’action positive, l’innovation consciente, la responsabilité. Également, l’importance d’agir pour de nouveaux équilibres « humains – nature – économie ».

Et le mot *eau* reliait tout à l’essentiel.

Inspirée, une enseignante de français - pour pousser plus loin la réflexion dans toute l’école - affiche à l’extérieur de sa porte de classe bien en vue dans le corridor :

« *Science sans conscience n’est que ruine de l’âme* »

François Rabelais

En amont : chercher, comprendre, créer

C’est dans la phase de préparation que l’école commença réellement à bouger.

Pas d’un seul coup.

Pas dans un grand élan spectaculaire.

Mais par cercles concentriques.

D’abord les classes de l’enseignante et des deux enseignants engagés. Puis d’autres classes. Puis à degré divers toute l’école secondaire, qui se mit à participer selon l’âge, les matières, les possibilités, les niveaux de responsabilité.

Très vite, on comprit qu'il ne suffirait pas d'accumuler de l'information. Il faudrait que les jeunes enquêtent, croisent, analysent, modélisent, discutent, interprètent et, surtout, créent quelque chose qui fasse sens.

La préparation du *Colloque* se transforma ainsi en vaste chantier mettant de l'avant une approche d'apprentissages intégrés dénommée STIAM–Entrepreneuriat conscient. STIAM signifiant : sciences, technologies, ingénierie, arts, mathématiques.

Dans certaines classes, on apprit à utiliser des données scientifiques.

Des groupes comparèrent des cartes, des tableaux, des études, des indicateurs. On examina des variations de qualité de l'eau, des zones à risque, des effets de certaines activités humaines. On apprit que la science des données n'était pas seulement affaire d'ordinateurs ou de statistiques, mais une manière de mieux voir ce qui, autrement, reste diffus ou ignoré.

Dans d'autres groupes, on étudia les nanoplastiques et autres particules invisibles. Des élèves furent troublés d'apprendre que l'eau pouvait paraître claire et pourtant transporter déjà des menaces imperceptibles. Plusieurs découvrirent que l'invisible n'est pas l'innocent, et que ce qui échappe au regard humain peut pourtant affecter des chaînes entières du vivant.

En biologie, on travailla les impacts sur les écosystèmes, la santé animale, les interrelations entre les espèces et les milieux. En chimie, on analysa les substances, les rejets, les transformations, les contaminations, les seuils pour voir les risques... et les effets cumulatifs. En géologie et en géographie, l'apprentissage fut orienté sur les bassins versants, les nappes, les territoires, les usages, les inégalités d'accès, les conséquences régionales et mondiales. En physique, certains groupes s'intéressèrent aux systèmes de circulation, de pression, de filtration, ou encore à la conception de petits dispositifs utiles.

Mais quelque chose de plus important encore se produisait en parallèle.

Les matières cessaient d'être simplement juxtaposées.

Elles commençaient à se répondre.

Les jeunes voyaient que l'eau relie ce qu'on avait trop souvent appris à séparer.

La science, l'environnement, la santé, la technologie, la langue, l'art, l'éthique, le vivre-ensemble, l'économie locale, l'avenir de la planète : tout cela, soudain, se rencontrait dans une même question.

En français, les jeunes travaillaient les mots capables de faire sentir l'importance du sujet sans tomber dans le slogan creux. Certains rédigeaient des textes d'ouverture, des prises de parole, des introductions d'ateliers, des capsules destinées aux visiteurs.

D'autres apprirent à vulgariser avec justesse, découvrant que parler clairement d'un enjeu complexe est déjà une forme de responsabilité.

En arts, on créa des affiches, des installations, des représentations symboliques de l'eau comme bien vital, mémoire vivante, ressource menacée et réalité partagée. Les œuvres permirent de toucher autrement : une rivière dessinée à partir de déchets récupérés, des silhouettes humaines traversées de lignes bleues, des gouttes suspendues au-dessus d'un bassin de lumière.

Certains groupes explorèrent des façons intelligentes (au moyen du numérique) de diffuser, de scénariser, de présenter et d'organiser l'information. On conçut des outils de communication, des schémas, des synthèses visuelles, des parcours interactifs pour les visiteurs, des idées de suivi avant et après le colloque. Les jeunes apprenaient que les outils technologiques ne valent pas seulement par leur efficacité, mais par le sens auquel ils se mettent au service.

Peu à peu, le travail prenait une ampleur rare.
Et surtout, il devenait vivant.

Devenir porteuses et porteurs d'un projet d'entrepreneuriat conscient au service du développement durable

Le plus marquant, cependant, ne fut pas seulement la richesse des contenus.

Ce fut la transformation des jeunes. Notamment, la conscientisation d'un besoin indispensable à soi, aux autres et au vivant dans son ensemble. Et que l'eau est le cœur du cœur du développement durable de nos régions et partout sur Terre – quel que soit le pays.

Certains qui se percevaient jusque-là comme de simples exécutants commencèrent à parler autrement. Ils ne récitaient plus seulement des informations trouvées ailleurs. Ils les comprenaient assez pour les expliquer, les discuter, parfois même les contester ou les reformuler avec leurs propres mots.

Un jeune dit un jour :

— Si les animaux boivent de l'eau contaminée, si les plantes poussent dans un milieu touché, si les chaînes alimentaires sont affectées... ça finit par revenir à nous. On dirait que ce qu'on fait à l'eau, on finit par se le faire à nous-mêmes.

Un autre ajouta :

— Tout est lié. Tout semble connecté ensemble. Interdépendant !

Les mots circulèrent dans plusieurs classes :

... LIÉ, CONNECTÉ, INTERDÉPENDANT.

Ce sont des mots que l'école devrait peut-être toujours garder vivants.

Parce qu'apprendre en profondeur, c'est découvrir les liens réels entre les savoirs, les gestes, les conséquences, les êtres et les milieux

Plusieurs jeunes commencèrent alors à passer du constat à l'action, en donnant forme à des projets d'entrepreneuriat conscient.

Certaines de ces pistes ne restèrent pas à l'état d'idées. Avec l'appui du personnel enseignant et de quelques partenaires du milieu-école, des groupes d'élèves commencèrent à les traduire en projets concrets, proches de l'esprit de la microentreprise pédagogique d'entrepreneuriat conscient. Ici, une équipe imagina une petite serre éducative orientée vers la production de végétaux cultivés avec une attention particulière... et montrant un usage responsable de l'eau. Là, un autre groupe travailla avec une entreprise horticole de la communauté pour mieux

comprendre les conditions nécessaires à une culture saine, les gestes qui préviennent le gaspillage et les choix permettant de produire autrement.

Ailleurs, des jeunes furent accompagnés par un entrepreneur local ou par une représentante d'entreprise agissant comme mentor. Leur rôle n'était pas de faire à la place des jeunes, mais de les aider à relier une mission réelle d'entreprise à une initiative éducative porteuse de sens. Ainsi, l'entrepreneuriat conscient cessait d'être une idée abstraite. Il devenait une manière concrète de chercher des réponses utiles à un besoin réel, tout en apprenant à réfléchir à l'impact de ses choix sur soi, sur les autres et sur le vivant.

D'autres idées pour le *Colloque* prennent formes...

Des groupes conçurent de petites stations de sensibilisation pour les plus jeunes. D'autres préparèrent des ateliers sur le gaspillage invisible de l'eau dans les habitudes quotidiennes.

Certains imaginèrent des dispositifs simples ou des maquettes illustrant des principes de filtration, de récupération ou de meilleure utilisation.

D'autres encore travaillèrent à des campagnes de conscientisation pour l'école et la communauté, allant jusqu'à réfléchir à la manière de poursuivre le message avant, pendant et même... après le colloque.

Le marketing du projet ne fut donc pas un simple ajout décoratif.

Il faisait partie de la responsabilité entrepreneuriale consciente elle-même : comment mobiliser, comment rallier, comment donner envie de comprendre, comment faire circuler une cause sans l'affaiblir.

Dans cette école, les jeunes n'apprenaient plus seulement des notions.

Ils apprenaient à concevoir, à organiser, à communiquer, à gérer, à représenter, à lier, à porter intention.

Ils devenaient, à leur manière, de jeunes experts-scientifiques.

Pas des experts qui dominent par le savoir.

Des experts qui se mettent au service d'une compréhension plus large et d'un agir plus conscient.

Une communauté partenaire qui contribue

À certains moments, des partenaires de la communauté vinrent enrichir la démarche.

Deux parents, scientifiques à l'université, acceptèrent de contribuer. L'un travaillait en hydrologie. L'autre en écologie. Leur présence eut un effet particulier sur les jeunes : elle rendait plus proche une science souvent perçue comme lointaine, abstraite, réservée à d'autres.

Mais les scientifiques ne furent pas les seuls à entrer dans l'école. Peu à peu, d'autres voix de la communauté vinrent enrichir le projet. Des entrepreneures et des entrepreneurs locaux, ou encore des représentantes et représentants de leurs entreprises, acceptèrent eux aussi de prendre part à la démarche. Leurs métiers parlaient autrement de l'eau, mais avec une force tout aussi concrète.

Un producteur de pommes de terre expliqua combien la qualité de l'eau, la santé des sols et les choix culturels influencent non seulement les récoltes, mais aussi la capacité de transmettre une terre encore vivante à la génération suivante. Une entrepreneure liée à la culture de la canneberge (une sorte d'airelle) fit découvrir aux jeunes à quel point l'eau, dans certaines productions, n'est pas seulement utile : elle devient une question de précision, d'équilibre, de survie même pour la qualité du produit et pour l'entreprise. Un apiculteur rappela que la santé des pollinisateurs dépend elle aussi d'écosystèmes sains, de plantes non affaiblies, d'un environnement où l'eau ne porte pas déjà trop de déséquilibres.

Pour plusieurs jeunes, cette parole venue du terrain – de la communauté qui les environne, quelque fois de personnes qu'elles et ils connaissaient – eut un effet profond. Soudain, l'eau cessait d'être seulement une réalité scientifique ou environnementale. Elle devenait aussi une réalité économique, communautaire, alimentaire, territoriale – une réalité qui fait vivre, mais qui, parfois, fragilise.

Puis, l'hydrologue parla des cycles, des flux, des vulnérabilités, **des équilibres qu'on perturbe** parfois sans même le savoir. Puis il dit une phrase qui resta longtemps dans les esprits :

— Le problème, ce n'est pas seulement l'eau. C'est la manière dont on la considère.

L'écologiste, de son côté, parla des milieux, des interactions, des effets cumulés, de la patience de la nature... et de ses limites. D'une fragilité dont dépend la vie qui impose réflexion, conscience et volonté d'agir pour nous éviter de multiples dangers – soif, famine, maladie, guerre.

Puis il ajouta :

— La nature ne manque pas de solutions. Ce qui lui manque souvent, c'est le temps que nous lui faisons perdre.

Dans la salle, personne ne prit cette phrase à la légère.

Parce qu'elle ne portait pas seulement sur l'environnement.
Elle parlait aussi de notre manière de vivre.

Elle parlait également de notre manière de produire, de cultiver, de nourrir, de pêcher, d'habiter un territoire, d'entreprendre. Plusieurs jeunes comprirent alors qu'entreprendre pouvait... *devenir une manière de protéger le vivant, à condition de le faire avec lucidité, responsabilité et respect des équilibres.*

Le jour J : le colloque

Le printemps arriva avec sa lumière plus franche, son air oxygéné qui parfume les espaces habités, réveille la vie endormie, enthousiasme les esprits, et cette agitation particulière qui précède les vraies réalisations.

Le gymnase fut transformé.

Pas au point de masquer qu'il s'agissait d'une école.
Mais assez pour que chacune et chacun sente qu'on entrait dans un moment à part.

Des affiches guidaient les visiteurs.
Des espaces d'ateliers étaient prêts.
Des tables présentaient des réalisations.

À côté des réalisations des jeunes, quelques kiosques tenus par des partenaires communautaires entrepreneuriaux prolongeaient la réflexion. On y retrouvait des produits du territoire, des exemples de pratiques agricoles plus responsables, des témoignages liés à l'horticulture, à l'apiculture, à la pêche ou à d'autres activités dépendantes de la santé de l'eau et des milieux.

Des jeunes circulaient avec sérieux, parfois avec trac, mais toujours avec cet engouement des jours où quelque chose compte.

Ces présences donnaient au *Colloque* une importance particulière. Les jeunes n'étaient pas seuls à parler. La communauté parlait avec eux. Et cela confirmait que la question de l'eau n'était ni un thème scolaire passager ni quelque chose réservée aux spécialistes. Elle touchait la vie réelle.

Toute l'organisation s'était faite en amont, bien sûr. La coordination des équipes. L'invitation des participants. Le montage des ateliers. Les prises de parole. Les parcours. La communication. La promotion dans l'école et autour d'elle. Mais le marketing se poursuivait aussi pendant le colloque, dans la manière d'accueillir, d'expliquer, de capter l'attention, de prolonger le message.

Johanne et Maria ouvrirent la journée devant plusieurs parents, des partenaires entrepreneuriaux de la communauté, divers membres de la localité venus encourager. Le député local, un politique de cœur responsable de l'eau pour la région, était également présent. Puis, bien sûr, dans cet immense gymnase se trouvait tout le personnel de l'école et les jeunes de 8^e à 12^e année.

Elles ne parlèrent pas comme deux élèves venues faire un exposé.

Elles parlèrent comme deux jeunes femmes portant une cause devenue commune.

Elles rappelèrent d'où l'idée était venue : d'un temps d'isolement, d'une question simple, d'un besoin de s'unir autour de quelque chose de plus grand que nous.

Puis les ateliers commencèrent.

Ici, un groupe expliquait les effets des microplastiques et des nanoparticules sur l'eau, les organismes, la santé et les chaînes du vivant.

Là, un autre présentait les liens entre territoire, qualité de l'eau, usages humains, agriculture réfléchi et adaptée – ex. : biodynamique, biologique, verticale, régénératrice - versus agriculture intensive... puis urbanisation, responsabilité collective.

Plus loin, une équipe faisait découvrir des gestes concrets pour réduire le gaspillage ou mieux protéger certaines ressources.

Un autre espace mettait en valeur des projets créatifs avec l'appui des technologies réalisés par les jeunes : outils de sensibilisation, prototypes simples, campagnes éducatives, représentations visuelles, approches locales de préservation.

À plusieurs moments de la journée, des rassemblements eurent lieu.

De courts discours, trois à sept minutes chacun, permettaient à des jeunes de prendre la parole sur des thèmes variés : la santé, la justice entre les territoires, l'interdépendance entre humains et nature, les habitudes de consommation, *l'importance de prévenir plutôt que guérir [devoir réparer]*.

Johanne et Maria offrirent aussi un slam à deux voix. Non pour impressionner, mais pour montrer qu'une pensée de jeunes peut être à la fois sensible, rigoureuse et porteuse.

À un moment particulièrement fort, une jeune de 10^e année dit simplement :

— On a souvent parlé de l'eau comme d'une ressource. Mais plus on a cherché, plus on a compris qu'elle est d'abord une condition. Sans elle, il n'y a ni santé, ni agriculture, ni équilibre des milieux, ni communauté qui tienne vraiment. En fait, c'est la mort du vivant, et de nous également.

Dans un autre atelier, un élève plus jeune ajouta :

— Si on continue à traiter l'eau comme quelque chose d'évident, ce n'est pas seulement l'eau qu'on met en danger. C'est notre capacité à vivre ensemble, nous humain ... avec les autres espèces du vivant.

Le silence qui suivit en disait long.

Car ce qui se passait là dépassait de beaucoup l'exercice scolaire.

Les jeunes n'étaient plus seulement en situation de présenter.

Elles et ils étaient devenus porteurs de sens.

Des personnes désormais habitées par une volonté réelle : l'importance cruciale de contribuer à un équilibre indispensable à la vie : **l'eau.**

Aval : ce qui reste après

Le colloque terminé, personne n'eut l'impression que tout était fini.

Il y avait, bien sûr, la fatigue douce des jours intenses. Le démontage. Les dernières conversations. Les sourires. Les remerciements. Les émotions partagées presque à chaud.

Mais très vite vint autre chose : le retour réflexif. Dans les jours suivants, les classes reprirent le travail autrement.

On ne passa pas simplement au chapitre suivant. On revint sur l'expérience.

On analysa ce qui avait été vécu, appris, compris, ressenti. Les jeunes relurent leurs démarches. Ils partagèrent ce qui les avait le plus enthousiasmé. Ils identifièrent les apprentissages disciplinaires, mais aussi les apprentissages humains, organisationnels, communicationnels, relationnels, éthiques. C'est-à-dire ce qui est d'ordre de l'éducation globale.

Certaines classes travaillèrent à partir de carnets de traces.

D'autres par le dialogue, la synthèse, la co-analyse, les récits de vécus, les retours critiques.

On fit ressortir ce que l'on savait mieux maintenant.

Ce que l'on voyait autrement.

Ce que l'on voulait continuer.

C'est dans cet aval que plusieurs jeunes prirent conscience de l'ampleur réelle de ce qu'elles et ils avaient vécu... et réalisé.

On n'avait pas seulement préparé un événement.

Elles et ils avaient ...

- traversé un processus d'apprentissage intégré, vivant, exigeant.
- lié des savoirs à une cause concrète.
- appris en faisant, en réfléchissant, en partageant, en s'engageant.
- découvert qu'une école peut devenir un lieu où l'on pense le monde pour mieux y agir.
- été **initiateurs, réalisateurs, gestionnaires** d'activités et de projets entrepreneuriaux conscients pour que l'eau soit priorité absolue.

Le colloque n'avait donc pas été un aboutissement fermé.

Il devenait un point d'appui.

Plus loin que l'école

Vers la fin de l'un des derniers retours collectifs, on diffusa quelques messages venus d'ailleurs – des réseaux sociaux qui se répondaient presque aussi vite qu'un éclair.

D'autres écoles canadiennes s'intéressaient déjà à l'expérience.
Des partenaires africains souhaitaient aussi en savoir davantage.
Dans certains contextes, l'eau apparaissait non seulement comme enjeu environnemental, mais comme question quotidienne de santé, de distance, de dignité, de survie parfois.

Un jeune congolais d'une ECEC de Kinshasa, dans une vidéo, dit :

— Chez nous, l'eau, ce n'est pas juste un sujet. C'est une réalité de chaque jour. Il y en a beaucoup mais, souvent, elle rend malade.

La salle demeura silencieuse.

Ni culpabilité rapide.
Ni émotion facile.

Plutôt une conscience élargie.

Johanne regarda Maria.

Leur idée leur apparaissait soudain dans toute sa vérité : **elle n'avait jamais eu pour but de leur appartenir**. Elle devait circuler, rencontrer d'autres milieux, d'autres jeunes, d'autres urgences, d'autres manières de prendre soin du vivant.

Ce qu'elles avaient amorcé pendant la pandémie, à travers une simple question posée devant un écran, était devenu **un mouvement**.

Pas immense encore.

Mais réel.

Un mouvement qui rallie autour d'une cause commune, d'un besoin commun, d'un bien commun.

L'eau.

Derrière l'histoire : une pédagogie vivante

Cette histoire montre qu'au secondaire, les jeunes peuvent s'engager profondément lorsqu'un projet rejoint une réalité qui compte vraiment. Ici, l'eau n'est pas un simple thème de travail. Elle devient une cause commune, un lieu de convergence entre les savoirs, les responsabilités et le désir d'agir.

On y voit aussi comment une approche holistique intégrée – l'entrepreneuriat conscient - transforme la manière d'apprendre. L'entrepreneuriat conscient : c'est la conscience de l'impact de son mode d'entrepreneuriat (d'action) sur soi, sur les autres (la communauté) et sur la nature qui nous nourrit (l'environnement). Autrement dit, c'est apprendre à réfléchir et à agir positivement pour la santé globale du vivant, pour son équilibre.

Les disciplines ne disparaissent pas. Elles gardent leur rigueur. Mais elles cessent d'être isolées. Les sciences, la géographie, le français, les arts, le numérique (dont l'IA) et la réflexion éthique se répondent dans une même dynamique. Les apprentissages d'une matière scolaire sont ciblés à l'étape de la planification pédagogique, d'autres s'ajoutent lors de la réalisation du projet. Ils deviennent alors plus cohérents, plus incarnés, plus durables.

L'ECEC apparaît ici dans la posture de chacune et chacun. Les jeunes initient, réalisent, gèrent, aussi organisent, communiquent, analysent, présentent et réinvestissent. Le personnel enseignant appuie, structurent, questionnent, accompagnent. Les partenaires enrichissent. **L'école, aussi la communauté qui l'entoure, deviennent ensemble une microsociété éducative où les jeunes apprennent non seulement à acquérir des savoirs et à développer des compétences, mais à contribuer.**

Enfin, cette histoire rappelle qu'un projet fort ne s'arrête pas au jour de l'événement. Il se prépare en amont par la recherche, la conception, les réalisations et l'engagement. Il se vit pleinement le **jour J** dans la rencontre, la prise de parole, la diffusion et la mobilisation. Et il se prolonge en aval par la réflexion, l'intégration, le retour critique et l'ouverture à d'autres milieux.

**C'est là le signe d'une pédagogie vivante :
elle ne produit pas seulement des activités réussies.**

**Elle forme des jeunes capables de comprendre le monde, d'y prendre place et
d'agir sur lui avec plus de conscience.**

REMERCIEMENTS

Un immense merci à Jean-Sébastien Reid pour son appui pédagogique et son accompagnement auprès des écoles au cours des 27 dernières années.

À André Savard et Céline Drouin pour la relecture et leur regard sur la forme pédagogique.

À Marlène Valour pour la qualité de son illustration.

À Xavier Levesque pour l'enregistrement de la narration.

À Valérie Touchette pour la mise en page et le processus de mise en ligne.

En particulier, j'adresse des remerciements chaleureux à L'ARROSEUR DE L'OMBRE et à son fondateur Cyril Delattre pour leur soutien généreux et engagé.